



# Le Petit Criminel



### Christophe Léon

# Le Petit Criminel

L'ensemble des dialogues est extrait du Petit Criminel, film éponyme de Jacques Doillon

## SEUil

#### Du même auteur, aux Éditions du Seuil

Bleu Toxic 2010

## Ouvrage écrit avec l'aimable autorisation de Jacques Doillon

Illustration de couverture : Gilles Rapaport

© 2013 Éditions du Seuil ISBN: 979-1-02-350016-5

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 Sur les publications destinées à la jeunesse.

www.seuil.com

## Marc



es gosses en bécane, des invectives perchées aux sommets des rires en crécelle, des grincements de freins. Le port de Sète n'est pas loin, à une encablure de la cité HLM. Une tache d'encre dans un bain d'huile, lovée dans l'écrin d'un ciel bleu délavé et sale, moucheté de nuages qui s'étiolent à l'infini. Une odeur d'iode aussi, infectée par celles, plus âcres, de la rouille et du gazole.

En ville, le *Central*, le cinéma à proximité de la jetée dont la devanture est tatouée par le sel marin déposé depuis des décennies en strates successives. Une unique salle projette le dernier film de Doillon – *La Fille de quinze ans*. Pas grand monde. On se bécote dans un coin au dernier rang. On fume devant. On roupille ailleurs. On passe le temps comme on peut. Une heure à tuer en attendant

qu'il fasse moins chaud avant d'aller prendre l'apéro à la *Civette*, le repaire des vieux retraités du pays et des jeunes désœuvrés. On y refait le monde à son image. Souvent laid, avec parfois une étincelle qui embrase les esprits et alimente les disputes.

Je, Marc, m'en contrefiche. Je vais rarement au cinéma et jamais à la *Civette*. J'ai quatorze ans, bientôt quinze. J'entre dans le hall de ma tour.

C'est désert à cette heure. La différence de température me fait frissonner. Je grimpe rapidement les étages. Le bruit de mes pas résonne dans la cage d'escalier.

J'ouvre la porte de l'appartement et je vais dans ma chambre. Le couloir est tapissé d'un papier peint dégueu. Des dessins sur un vieux fond marron, une décoration qui date de l'ancienne propriétaire, morte toute vieille, un soir de septembre, la télé allumée, un chat sur ses genoux pour la réchauffer.

Dans ma chambre, je balance les clés sur le lit. Elles rebondissent sur le matelas et tombent par terre.

 Te vl'à, toi. Attends, je vais te faire voir quelque chose.

Elle me guettait.

Elle, c'est ma mère. Pull trop large, cheveux bouclés et en pétard, traits fatigués, pas si vieille mais pas jeune. Autrefois, elle était belle. J'ai vu des photos d'époque – des rectangles de papier mat, souvent pliés ou déchirés. Elle les cache dans une boîte à chaussures Bata – chausseurs depuis 1894. Elle les entasse les unes sur les autres. J'y reviens de temps en temps. En cachette, pour y dénicher un secret, un truc de la vie de ma mère qui m'échappe.

Je cherche des réponses dans ce visage d'avant.

La mère est sortie tel un diable de sa chambre avant de disparaître à nouveau.

Le garçon prend appui sur le chambranle de la porte et creuse son trou d'impatience. Il attend, parce qu'il n'y a rien d'autre à faire. Il finit par s'impatienter et dit :

- Qu'est-ce qui y a encore?

Sa voix est serrée par la contrariété. Pas possible d'être seul dans cette baraque! Ici personne ne respecte son intimité.

Et bien sûr, sa mère ne lui répond pas. Elle est invisible, partie dans la chambre faire il-ne-sait-quoi.

Va encore me prendre la tête avec des conneries de bonne femme. La dernière fois, elle m'a pourri la vie à cause de la lettre du prof principal. Le salaud se plaignait de mes absences. Qu'est-ce que ça peut bien lui faire, à elle? Les études... elles l'ont poursuivie sans jamais la rattraper. Elle veut quoi pour moi ? Que je, Marc, devienne un génie ?

Regarde c'truc, tu connais ça ? D'où ça vient ?
 Elle grince entre ses dents en pleurnichant. Un revolver est posé dans sa main. C'est bleu et ça brille. Ça me fout les jetons et ça m'excite. Je peux plus que regarder ça.

Des flingues, j'en vois tous les jours à la télé, dans les séries américaines. Ça pète dans tous les coins. *Deux flics à Miami*, ma préférée. Sonny Crockett et Ricardo Tubbs, des gros killers, autour d'eux, les mecs, ça tombe comme des mouches.

Une arme entre les doigts de ma mère, ça me fait bizarre. Elle brille plus pareil, ce n'est plus qu'un pauvre objet.

#### - J'ai jamais vu ça moi!

Un mouvement de recul, un mélange de panique et de honte que Marc cache difficilement. Ses yeux cherchent une échappatoire. Un moyen de fuir cette mère qui manipule l'arme comme si elle la démangeait. Il avale machinalement sa salive.

- Tu vois pas que c'est un flingue! C'est pour quoi faire, ça? C'est à qui?

Elle s'énerve en le lui tendant, tandis qu'une lourdeur pèse sur sa nuque et l'oblige à baisser la tête.

Mais en quoi ça le concerne, lui ? Qu'est-ce qu'il en sait ? S'il possédait un revolver, il le cacherait dans un endroit où elle ne le trouverait pas. En tout cas pas dans l'appartement. Pas ici, avec elle qui fouille dans ses habits, dans son sac, partout. Qui le piste à la trace depuis des mois. Depuis qu'il ne lui obéit plus. Qu'il ne se plie plus à ses quatre volontés.

Marc retient un haut-le-cœur et dit :

- J'en sais rien à qui c'est. C'est pas à moi.

Ce serait tellement plus simple s'il avait quelque chose à se reprocher. Le mensonge vient facilement. Pas besoin de réfléchir quand on est en tort. On s'en sort toujours. Mais ce flingue...

- J'l'ai trouvé dans l'armoire.

L'armoire ? Quel sombre idiot irait mettre une arme dans une armoire ?

- J'ai jamais vu ça ici, moi.

Pitoyable. Il se bafferait d'être aussi nul.

Marc a le regard rivé sur l'arme, hypnotisé par elle. Il faudrait que sa mère cesse de la manipuler, les doigts soudés par l'angoisse. Faut qu'elle la pose quelque part. La couvre d'une serviette ou d'un torchon.

- C'est à Daniel. Il est complètement givré, ce mec, complètement naze, il me ramène ça dans la baraque. Un flingue! C'est pour quoi faire, un flingue? À ton avis? S'il descend quelqu'un avec, qu'on trouve le flingue dans la baraque... Il est où, là, il dit jamais où c'est qu'il va.

La mère éructe, les lèvres tordues par la crispation. Sa voix suraiguë frise l'apoplexie. Joues creusées, les pommettes saillent et tendent sa peau striée de veinules. Si différente de la jeune fille sur les photos quand elle sourit. Quand elle lève les bras et salue un inconnu derrière l'objectif – peut-être un homme, peut-être le père de Marc.

L'atmosphère devient irrespirable et Marc dit d'une traite :

- Il rentre pour manger. Il est avec des copains, là.

Le garçon se détend un peu. Est-ce d'avoir pensé à l'homme caché derrière l'appareil photo ou bien est-ce à cause de ce qu'il vient de dire, qui détourne l'attention vers Daniel, son beau-père?

Ses dents ont mâché la chair tendre de sa lèvre inférieure. Marc s'adosse contre le mur. Une position plus assurée afin de reprendre l'avantage sur sa mère, comme pour le jeu du chat et de la souris. Attrape-moi, si tu peux!

Elle crie:

- Qu'est-ce qu'on va faire?

Son corps s'est raidi. Marc a cru qu'elle allait lui sauter dessus.

**D**ans nos disputes, je, Marc, sais qu'avec ma mère, ça finit toujours par breaker. Quand elle disjoncte, elle se transforme toujours en statue, la bouche ouverte.

Depuis des années je la désespère. Nos bagarres sont des batailles rangées, arrangées. Pas de vainqueur, que des blessés pleins de cicatrices.

#### - J'en sais rien moi! Pourquoi tu gueules?

Le rapport de force s'est inversé. Le comportement plus ferme de Marc a un effet anesthésiant sur sa mère. En un instant, il est devenu *l'homme*. Celui qui calme le jeu. Sur lequel on peut compter. Son fils, ce bout d'elle qu'elle aurait souhaité si différent. Marc, qu'elle aurait tant voulu modeler à sa manière.

- Si je vais aux flics, t'es sûr que tu l'as jamais vu ?
  Elle quémande une confirmation. Un soutien,
  un réconfort, savoir que son fils n'a rien à voir avec cette arme.
  - Je t'dis que j'y suis pour rien.

La voix de Marc est ferme. La vérité, personne n'est prêt à l'entendre. Elle écorche et dérange. On n'écoute jamais que ce que l'on désire entendre.

Il observe sa mère en une succession de coups d'œil pour s'assurer qu'elle le croit. À nouveau, il est le môme qu'il était à cinq ans. Quand elle lui paraissait si grande, si forte. En ouvrant ses bras elle le prenait tout entier. Il se fondait en elle. Sa chaleur animale apaisait ses angoisses. Il se sentait bien, le nez dans sa poitrine et les yeux clos. Son corps se fondait en elle.

Pourquoi n'est-il plus capable de pleurer ou de rire avec elle, sur son épaule, et de lui dire *je t'aime*?

- Tu me promets?

Ce n'est pas une question, plutôt une prière. En quête d'une certitude : son fils est étranger à cette sottise. À cette arme qui pèse, irréelle, entre ses doigts.

- J'te jure, j'y suis pour rien du tout, là.

Enfant, je, Marc, me cachais derrière une serviette. J'y jouais à tous les repas et ma mère s'inquiétait à voix haute de mes disparitions. J'avais un pouvoir magique : je disparaissais quand je voulais. Si seulement j'en étais encore capable...

J'en ai assez de cet interrogatoire qui ne mène nulle part. On n'est pas chez les flics, ici! Quand est-ce qu'elle va me laisser tranquille?

- Tu l'as jamais vu ? insiste-t-elle.

J'en ai trop marre. Je me décolle du mur et je la laisse en plan dans le couloir. Plus rien à lui dire. Qu'elle se débrouille avec son flingue. Les embrouilles, j'en ai ma dose. Je, Marc, allume la télévision. Le salon est quelconque, rempli de meubles sans intérêt et sans valeur. Mais je m'en fous. Des années que je n'y fais plus attention. Je vis ici sans y être. Mon vrai chez moi est ailleurs – dans ma tête, dans la rue.

Installé sur le canapé, je fixe l'écran, mais mon regard s'échappe. Dans le lointain, au-delà des murs, dans un film où l'arme tient le rôle principal. Ses reflets métalliques bien incrustés sur ma rétine.

J'ai pas osé la toucher. Maintenant je le regrette. Mais j'en aurais fait quoi? La braquer? Sur ma mère?

J'essaie de me raccrocher aux images sur la télé. Il y a un flingue dans l'appartement! UN FLINGUE! Sa mère le rejoint. Ses chaussons glissent sur le sol. Elle se traîne et, lentement, pénètre dans le salon. Marc l'ignore. À l'écran, deux acteurs se donnent la réplique. Il ne saisit pas un traître mot de ce qu'ils racontent, gêné par la présence de la mère, par son magnétisme néfaste et son œil pointu qu'il sait rivé sur lui.

Elle se laisse tomber dans le fauteuil. La tête inclinée, comme un animal blessé qui réunirait ses dernières forces. D'un geste machinal, bras tendu, elle pose l'arme sur le guéridon, à côté d'elle. Ne sachant comment revenir à la charge, ni pourquoi elle insiste.

Avec des mots, elle espère évacuer ses angoisses? Elle en fait toujours trop. Aucune explication ne lui convient jamais. Changer sans cesse de point de vue, rouler des phrases jusqu'à l'abîme, comme si elle se poursuivait elle-même. À l'instar de ces chiens qui courent après leur queue. Alors son fils la devance :

- T'appelles surtout pas les flics, hein? Tu remets l'arme où tu l'as trouvée. Ça t'évitera peut-être de te disputer avec Daniel. Parce que, si ça continue, un jour, *boum*! y aura plus de maman.

**M**a mère n'a pas apprécié. Elle m'observe comme si elle m'avait jamais vu. Je, Marc, sais très bien ce qu'elle pense. Comment cet étranger a-t-il pu s'introduire chez moi? Il est où, mon fils? Le môme qui courait partout dans l'appartement, se pendait à mes jupes, criait, pleurait, riait, volait dans le frigo. Et cette télé qui gueule non-stop. Je finirai un jour par la balancer par la fenêtre.

Ce qu'elle finit par dire, c'est :

– Autant prendre une balle dans la tête, comme ça, vous me ferez plus chier, tous les deux, avec vos conneries!

Les mots sifflent entre ses dents. Elle me jette un regard perdu, un mélange de bonne grosse déception et de sale colère.

Elle reprend l'arme, se lève, mais reste immobile, indécise, complètement larguée.

— À moi il me dit jamais rien! Et si je vais aux flics?

Marc sursaute. L'idée qu'elle prévienne la police lui déplaît, même s'il ne la croit pas capable de mettre sa menace à exécution. Les flics, il les fuit. Il déjà eu affaire à eux. Et puis il imagine la réaction de Daniel, la crise à la maison, les insultes et les coups, peut-être.

 Tu remets l'arme là où tu l'as trouvée et c'est tout. Et t'as intérêt à la boucler auprès de Daniel.
 T'as rien vu. La dernière fois que son beau-père a piqué une crise sérieuse, ça s'est soldé par une arcade sourcilière ouverte. Le sang pissait. La mère a dû aller aux urgences et se faire poser des points en prétextant une chute dans les escaliers. Son fils était avec elle. Il a confirmé. Une excuse bidon que l'interne qui la recousait a fait semblant d'avaler.

Marc s'en veut de ne pas s'être interposé et de ne pas l'avoir protégée. De s'être contenté de l'accompagner à l'hôpital en maugréant, tandis qu'elle pressait un mouchoir ensanglanté sur la plaie ouverte. Pourtant, il rumine son impuissance à chaque nouvel éclat. Et fait tout son possible pour éviter les embrouilles et pour ne pas se retrouver confronté à sa propre lâcheté.



